

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

<b>PREMIERE ANNEE.</b>	<b>Paraissant le JEUDI.</b>	<b>NUMERO 22.</b>
<b>ABONNEMENTS.</b>	<b>2 CENTS</b>	<b>ADMINISTRATION ET REDACTION:</b>
Un an ..... \$ 1.00	<b>LE NUMERO.</b>	<b>32 RUE BONSECOURS</b>
Six mois ..... 50		Boite 1957, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois ..... 25		

MONTREAL, 29 SEPTEMBRE 1881.

## PHAROLD LE BOHEMIEN.

XX

(Suite)

—Vous les aviez aperçues? demanda Pharold en tressaillant.

—Assurément, et je me suis aperçu aussi à mon retour que vous les aviez fait disparaître. Je vous avais vu épier mes mouvements, et vous enfuir à mon approche...

—Oui, tout devait m'accuser, je le comprends maintenant, interrompit Pharold. A votre place, j'aurais eu certainement vos soupçons, et peut-être n'aurais je pas eu ensuite votre généreuse confiance... Ah! il y a encore de nobles âmes en ce monde, ajouta-t-il avec émotion, et je serais un ingrat de le méconnaître. Mais votre générosité n'aura pas été perdue, colonel, et si ma bouche sait mal exprimer ma reconnaissance, elle vi-

vra du moins éternellement dans mon cœur.

Et il tomba dans une de ces rêveries mélancoliques dont il semblait à peine avoir conscience, et qui le rendaient insensible



Pharold, qui semblait être en pays de connaissance, ouvrit cette porte. (Page 218, col. 1.)

et étranger à tout ce qui l'entourait.

Ils étaient arrivés dans la lande et ils s'étaient dirigés du côté de Guéméné-Penfias. Tant qu'ils la traversèrent d'Availles respecta la rêverie du bohémien. Mais en voyant que, parvenu au chemin de la ville, Pharold, au lieu de s'y engager, allait passer outre, il rompit enfin le silence.

—Ce n'est donc pas à Guéméné-Penfias que vous me conduisez, Pharold? demanda-t-il.

—Pardonnez-moi, colonel. Mais on arrive plus vite à l'endroit où nous allons par le sentier que vous venons de prendre, c'est pour cela que j'ai laissé la route sur notre droite.

Guéméné-Penfias est situé sur le bord du Don, un affluent de la Vilaine, au pied

même du plateau couronné par la lande, et, de ce côté, taillé à pic. Aussi n'aperçoit-on la ville qu'au moment même où l'on arrive au sommet de la côte presque perpendiculaire y donnant

accès. Les détours de la rivière au milieu de ses jardins ombreux, la disposition de ses maisons semées irrégulièrement, mais non sans grâce, sur les escarpements du roc, ou au milieu d'une fraîche et verdoyante vallée, tout concourt à lui donner un aspect champêtre et pittoresque.

Le sentier où d'Availles s'était engagé à la suite de Pharold, le conduisit, au bout de quelques minutes de marche, sur le bord même du Don, et à deux ou trois cents pas de la ville.

Là s'élevait une maison séparée de la rivière par un étroit jardin, et si bien perdue dans un bouquet de grands arbres dont les branches lui formaient comme un second toit de verdure, que d'Availles ne l'aperçut qu'en arrivant à la porte du jardin. Pharold, qui semblait être en pays de connaissance, ouvrit cette porte, et fit signe au colonel d'entrer.

Le plus profond silence régnait dans le jardin, ainsi que dans la maison, où pas une lumière ne brillait aux fenêtres. Un vestibule où l'on arrivait en montant quelques marches, précédait les appartements. Lorsqu'il y eut pénétré, Pharold pria le colonel de l'attendre un instant, et il disparut par une porte latérale.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent, qui parurent à d'Availles d'une longueur démesurée. Puis Pharold reparut.

—Entrez, colonel, dit-il en ouvrant toute grande la porte de la pièce d'où il venait de sortir; vous êtes annoncé.

Et tandis que d'Availles, ébloui par l'éclat subit de la lumière, entra machinalement dans l'appartement où le poussait le bohémien, celui-ci refermait la porte derrière lui, et quelques minutes après, il était de retour dans la lande, et reprenait en toute hâte le chemin de Montbrun.

## XXI

Pharold était un de ces êtres privilégiés qui, doués d'une constitution robuste et endurcis de bonne heure à la souffrance par une vie active et pénible, peuvent dire n'avoir jamais connu la douleur et la fatigue. Sa vie nomade, en développant au plus haut point ses facultés physiques, avait tellement assoupli son corps aux ordres de la volonté, qu'il ne pouvait exiger des labeurs presque surhumains sans que l'heureux équilibre de ses forces en fût dérangé.

Cependant, à mesure qu'il avançait dans la lande, son pas se ralentissait et sa démarche trahissait visiblement la lassitude et l'effort. Depuis trois jours il avait à peine dormi quelques heures d'un sommeil inquiet et agité. Il avait, pour fuir les dangers accumulés sur sa tête, pour se trouver aux différents endroits où l'appelaient les intérêts auxquels il se trouvait mêlé, parcouru des distances énormes, et ces accablantes fatigues, jointes à des émotions de toute sorte, l'avaient épuisé.

Il s'en aperçut, et un sourire tristement ironique contracta sa lèvre.

—Non, je ne suis plus le même, dit-il. Le temps n'est plus où ces membres auraient entrepris un labeur double de celui qu'ils ont supporté, et l'auraient, en se jouant, mené à bonne fin. L'âge, les soucis ont fait leur œuvre; le déclin commence dans ma vie, un déclin sans espoir qui n'attend point le lendemain d'une aurore nouvelle. Pour peu qu'elle s'attarde, la main toute-puissante qui me pousse vers la tombe, n'y fera tomber qu'un pâle et débile vieillard. Et je tremblerais parce

que je la sens s'appesantir sur ma tête! Non, non, qu'elle se hâte plutôt, et qu'elle coupe l'arbre tandis qu'il est dans la plénitude de sa sève et de sa vigueur. Il peut encore tomber noblement; plus tard, quand l'hiver aura flétri ses feuilles et desséché ses rameaux, sa chute ne serait plus qu'un sujet de risée et de mépris!"

Et indigné d'une défaillance qu'il n'avait encore jamais éprouvée, il dompta par un violent effort la révolte de ses membres surmenés, et il imprima à sa marche, un instant ralentie, une énergie nouvelle.

Il avait quitté la lande, et après avoir traversé le bois sur la lisière duquel, trois jours auparavant, étaient dressées les tentes de sa tribu, il avait descendu la pente rapide qui menait au Val Maudit.

La sombre gorge était alors moins ténébreuse que de coutume. Un étincelant rayon de lune en dessinait les profondeurs et miroitait dans l'eau dormante du ruisseau après avoir argenté le réseau aérien du léger brouillard qui flottait à la surface.

Comme il arrivait au bas de la côte, à quelques pas du pont, Pharold tressaillit et s'arrêta tout à coup. Une émotion étrange s'était emparée de lui et faisait trembler son corps frissonnant comme s'il eût été en proie à l'angoisse d'une peur superstitieuse. Une sueur froide perlait sur son front, et inondait son visage, plus pâle que la blanche lumière qui l'enveloppait.

Au pied d'un buisson, dans la vapeur flottante qui semblait suspendue à ses branches, il avait vu se refléter soudain, et passer, rapide comme un éclair, une ombre humaine offrant une vague ressemblance avec la sienne.

S'était-il produit, au milieu du jeu mobile des ombres et des lumières qui remplissaient la gorge, un de ces effets d'optique trop passagers pour qu'on en puisse saisir la cause? La fatigue et l'émotion avaient-elles rendu Pharold victime d'une hallucination de ses sens surexcités? Il eût été impossible de le dire, et il ne se le demanda point.

C'est une croyance invétérée chez les bohémiens, comme chez nombre de paysans, que tout homme qui voit son ombre, est menacé d'une mort prochaine et inévitable, et si, par le cœur et l'intelligence, Pharold s'élevait au-dessus de son peuple, les superstitions dont on avait bercé son enfance étaient trop bien en accord avec certaines dispositions de son âme, exaltée outre mesure par sa vie contemplative, pour qu'il ne les eût pas acceptées avec un enthousiasme aveugle. Elles faisaient d'ailleurs partie de ce trésor de traditions à la conservation desquelles il avait voué son existence, et à ce titre, elles lui étaient sacrées.

Aussi, à la vue de ce présage venant s'ajouter à tant d'autres qu'il avait, depuis quelques heures, recueillis cependant avec une sorte de joie amère, y eut-il en lui comme une révolte de la nature, tant la mort, dont il sentait le vol glacial planer au-dessus de sa tête, lui était apparue prochaine et palpable.

Mais cette révolte fut courte. Une âme comme la sienne n'était pas de celles qu'épouvante une pareille perspective, et d'ailleurs la vision avait été si rapide et si imprévu, qu'il se demandait si elle avait été bien réelle. Un doute lui restait, doute d'espoir ou de crainte? Il n'eût pu le dire lui-même; mais il voulut l'éclaircir, et il fit quelques pas en avant, les yeux fixés sur la vapeur blanchâtre qui enveloppait le buisson.

Tout à coup l'ombre s'y dessina de nouveau, et flotta, indécise, dans l'étrénelant réseau du brouillard. Il y contempla un instant sans peur, sinon sans émotion, sa propre forme comme dans un miroir ; puis il fit un pas vers elle. Mais elle s'évanouit, et pour ne plus reparaitre.

Pâle encore, mais le cœur gonflé d'une sorte d'enthousiasme prophétique qui n'y laissait plus de place à l'amertume, Pharold accepta cet arrêt de mort, non pas avec la résignation stupide ou farouche d'un fataliste, mais avec la soumission d'une âme qui a conscience de sa destinée.

« Je ne me trompais pas, dit-il, et ce présage ne saurait être menteur. C'est ici qu'ont commencé mes angoisses et mes malheurs, et c'était ici qu'ils devaient finir. La mort m'attend, elle m'appelle, et chaque effort que je tenterais pour la fuir ne ferait que me précipiter plus vite dans ses bras. Pourquoi l'essayerais-je, d'ailleurs ? Ah ! qu'elle vienne, quand elle voudra, elle sera la bienvenue ! »

Et il s'éloigna lentement, l'âme perdue dans un chaos de pensées mélancoliques qu'il n'avait ni la force, ni le désir de démêler.

Lorsqu'il arriva sur le bord du ravin, il était deux heures aux étoiles. Sauf les enfants, pas un membre de la tribu n'avait gagné sa couche. Tous, ils attendaient son retour avec anxiété, et assis par groupes à l'entrée du souterrain, ils causaient à demi-voix en guettant son arrivée. Mais rien, dans leur attitude calme et en apparence indifférente, ou dans les paroles qu'ils échangeaient entre eux, ne trahissait leur inquiétude.

Pharold, en les apercevant de loin, fut frappé de cet air d'insouciance, et une tristesse involontaire fit sourdre une larme dans ses yeux.

« Avant qu'une semaine soit écoulée, avant même que le lent travail de la décomposition n'ait envahi mon corps refroidi, voilà comme ils seront tous, se dit-il. Et mon souvenir s'effacera plus vite encore dans leurs cœurs que la trace de mon pied sur cette herbe qu'il courbe ! C'est le sort commun. Et que m'importe, après tout, qu'un cœur humain me garde une pensée, ou que des larmes coulent sur ma tombe, quand de cette brillante région des étoiles, où mon âme délivrée prendra son essor, un de mes regards tombera sur les steppes arides de cette terre de douleurs ! »

Mais son cœur protesta sans doute contre ses paroles, et ses yeux se dirigèrent involontairement vers celle qu'il aimait à la fois avec la tendresse d'un père et l'amour d'un époux, et dont il était facile de voir que rien ne lui pouvait être indifférent, même après que seraient brisés tous les liens qui l'attachaient à elle.

Elle était alors, dans ce demi-jour mystérieux où la plongeait la pâle clarté de la lune, plus belle peut-être qu'il ne l'avait jamais vue, et bien que sa beauté, pour éclater dans toute sa splendeur, n'eût pas besoin d'être rehaussée par la richesse ou le charme du costume, ses vêtements d'étoffes presque grossières, étaient disposés avec un art bien fait pour séduire des yeux plus accoutumés que ceux de Pharold aux recherches du luxe et de l'élégance.

Un mouchoir de soie écarlate, noué avec grâce autour de sa tête, avait peine à contenir son opulente chevelure d'un noir de jais qui retomrait en boucles abondantes autour de son pur

et délicat visage. Ses bras étaient nus jusqu'aux épaules, et son manteau d'un rouge sombre et négligemment rejeté en arrière comme un plaid écossais, tranchait harmonieusement sur les couleurs de la tunique bleue qui serrait sa taille.

Assise sur une pierre à l'entrée du souterrain, elle avait la tête penchée sur un enfant qui dormait sur ses genoux, et que son regard mélancolique semblait envelopper de tendresse et d'amour.

Pharold la contempla un instant dans cette attitude pleine de grâce et d'abandon, et un soupir, plus éloquent qu'aucune parole, s'échappa de sa poitrine. Puis s'arrachant avec effort à cette contemplation dangereuse, il s'engagea dans le sentier qui donnait accès au fond du souterrain.

Lorsqu'ils aperçurent leur chef, tous les bohémiciens se levèrent, et la mère Gay, qui était de retour, s'avança d'un air important à sa rencontre.

—Eh bien ! Pharold, dit elle, je suis allés à Monthbrun et j'ai vu Guil aume. Ah ! le pauvre enfant, il est bien à plaindre.

—S'il l'est, c'est par votre faute, répartit sévèrement Pharold, et, s'il périsait victime de vos perfides conseils, son sang retomberait en malédictions sur votre tête... Que vous a-t-il dit ?

—Ce qu'il m'a dit ? répartit aigrement la mégère. Eh ! pardieu, mot pour mot ce que nous avait rapporté Breton : si cette nuit ou la nuit prochaine il n'est pas délivré, on l'emmènera à Derval pour le pendre, et ce n'était pas la peine de m'envoyer si loin pour apprendre ce que nous savions déjà. Je ne suis pas encore assez sorcière pour prendre plaisir à me promener au clair de la lune, Pharold ; et vous auriez été plus ménager de ma peine, que mes rhumatismes ne s'en seraient pas plus mal trouvés, au contraire !

—Avez-vous examiné la fenêtre ? demanda Pharold sans s'arrêter aux récriminations de la vieille femme. Serait-il facile d'en desceller les barreaux ?

—Eh ! oui, je l'ai examinée. Mais si c'était là ce que vous vouliez savoir, j'aurais pu vous le dire sans y aller regarder. Du temps de l'armateur Lalande, j'ai passé un jour ou deux dans cette maudite pri-on pour un malheureux dindon à qui j'avais tordu le cou ; et j'ai eu tout le temps de les examiner, ces barreaux. Ils étaient déjà en assez mauvais état et la rouille ne les a pas consolidés. Ils sont, d'ailleurs, scellés dans une pierre facile à entamer, et en cinq minutes vous les ferez sauter. Un enfant en viendrait à bout avec un bon outil.

—Oui, répliqua vivement Léna. Mais Guillaume a dit cependant que, à cause des précautions à prendre pour approcher de la fenêtre, il vaudrait mieux que Pharold viût en personne.

—Ah ! Guillaume a dit cela ? répartit Pharold en lançant à la jeune femme un regard si perçant, qu'elle n'en put soutenir l'éclat. Et comment le savez-vous ?

Léna rougit et resta toute interdite. Mais la mère Gay s'empressa de venir à son secours.

—Comment elle le sait ? dit-elle avec effronterie. Tout simplement parce que, comme tout le monde, elle me l'a entendu dire. Croyez-vous donc que j'aie fait mystère de ce que j'avais appris.

Pharold regarda Léna qui baissait la tête, plus humiliée peut-être de ce mensonge, dont elle était forcément complice

qu'elle ne l'eût été des reproches les plus sanglants. Puis il reprit, avec une indifférence affectée, en s'adressant à la mère Gay :

—Ainsi, vous ne croyez pas que les alentours de la fenêtre soient surveillés ? Vous n'avez rien aperçu de suspect ?

—Non, ma foi. Le parc était désert comme un cimetière et tout m'a paru parfaitement tranquille. Une chose pourtant m'a inquiétée un instant : une lumière qui brillait tout au bout de l'aile droite, dans une chambre haute. Mais il y a un mort dans le château, m'a dit Guillaume : ce gentilhomme à qui Pierre a donné son compte, et la lumière venait de sa chambre où un prêtre veille. Hors de là, pas un chat n'a l'œil ouvert, et ce n'est pas cela qui peut vous arrêter.

Pharold ne répondit pas. Il semblait réfléchir.

—Cette apparente facilité cache peut-être un danger réel, dit alors Brun ; et il ne faut pas vous y exposer, Pharold. Non que je soupçonne Guillaume ou même Breton d'être de mauvaise foi dans cette affaire. Mais on a pu se servir d'eux à leur insu, et peut-être ne les a-t-on laissé communiquer ensemble que dans l'espoir de vous attirer dans un piège. Pourquoi, d'ailleurs, n'irais-je pas à votre place ? Je le puis très-bien si la mère Gay veut me servir de guide, et, quand même je serais pris à votre place, que peut-on me faire ? Tout au plus me retenir quelques semaines, tandis que vous...

—Non, non, Brun, interrompit vivement Pharold. Si j'avais des craintes, je n'hésiterais pas à l'avouer, et, en tout cas, je ne chargerais personne de ce que je craindrais de faire moi-même. Mais je n'en ai pas, et j'irai. Avant de partir, toutefois, je veux vous dire un dernier adieu, car il se peut que je ne vous revoie jamais, et ce serait une consolation pour moi, à l'heure de ma mort, de penser qu'avant de quitter mon peuple, j'ai librement épanché mon cœur dans le sien. Approchez donc tous et m'écoutez.

Chacun s'empressa d'obéir, et tandis qu'il s'avangait vers l'entrée du souterrain, les bohémiens, saisi d'une crainte superstitieuse, se pressèrent à ses pieds, au fond de la gorge, dans une attitude respectueuse et recueillie.

Pharold se retourna alors de leur côté, et d'une voix vibrant d'une émotion qui donnait à ses moindres paroles une puissance et une autorité singulières :

« Je vous ai dit déjà quels pressentiments m'avaient assailli, commença-t-il, quels présages semblaient annoncer ma fin prochaine. Depuis que je vous ai quittés, ces présages se sont multipliés devant mes pas. J'ai senti fléchir, sous une lassitude étrange, ces membres qu'aucune fatigue ne pouvait briser. Deux fois, au Val Maudit, j'ai vu, comme je vous vois, mon ombre passer devant mes yeux, et, je n'en puis plus douter maintenant, la mort, d'un coup de son aile, m'a marqué au front du signe de ses élus. Tranchera-t-elle d'un coup violent le fil de mon existence, ou laissera-t-elle pendant quelque temps encore mon corps épuisé traîner sur cette terre une vie languissante et flétrie ? Je ne puis le dire, car si l'esprit prophétique entr'ouvre parfois le voile qui couvre l'avenir, il ne le soulève jamais complètement. Mais, de ce jour, ma tâche en ce monde est terminée, et si quelques heures me sont encore réservées, ce seront autant d'instantanés dérobés à la mort. Aussi, ne me fais-je pas illusion au moment de partir pour une expédition dangereuse. J'y puis tomber entre les mains de mes

ennemis, de l'homme qui, depuis des années, me hait et me persécute, et alors vous ne me reverrai jamais vivant ; car, avant vingt-quatre heures, mon âme aura rejoint celle de mes pères.

« Si donc demain, quand l'aube blanchira le faite de ces arbres, je ne suis pas de retour parmi vous, n'hésitez pas. Partez sans entreprendre pour ma délivrance une lutte qui serait impie et insensée, et bien que peut-être vous n'ayez plus rien à craindre, mettez, par deux jours de marche, entre mon ennemi et vous, la plus grande distance possible. Mais laissez, cachés ici, deux d'entre vous, pour qu'ils rendent les derniers devoirs à ma dépouille mortelle, et quand ils l'auront enlevée de l'arbre d'ignominie où elle sera sans doute attachée, qu'ils la rendent à la terre, d'où elle vient et où elle doit retourner. Qu'ils l'ensevelissent dans la forêt, où j'ai passé tant d'heureux jours, dans quelque verte clairière où le soleil pourra briller sur ma tombe, où, à la clarté de la lune, les esprits de la nuit viendront converser librement. Oui, c'est là que je voudrais dormir, le visage tourné vers l'Orient, d'où vient toute lumière, et la tête ombragée par un de ces grands chênes sous l'abri desquels j'ai tant de fois reposé mon corps fatigué.

« Souvenez-vous donc de ma prière, et ce soin pieux rempli, oubliez-moi, mais n'oubliez jamais les enseignements que ma bouche vous a si souvent répétés. Rappelez-vous surtout que vous êtes une race prédestinée, le peuple que Romanichel a choisi entre tous pour l'accomplissement de ses volontés, et ne vous alliez jamais aux étrangers parmi lesquels vous vivrez. Restez libres et indépendants au milieu de leurs cités asservies, et tout en respectant leurs coutumes, ne les adoptez jamais. Ne les imitez pas non plus à votre langue, à votre histoire et à vos sciences, de peur qu'ils ne s'en fassent ensuite une arme pour vous courber sous leur domination, et si bas que vous puissiez tomber ne perdez jamais l'espérance, car aux jours d'épreuves doivent succéder des jours de gloire et de puissance. Voyez ces glands que vous foulez aux pieds et qui sont tombés d'arbres immense couvrant la terre de leur ombre. Ils ne sont pas plus gros que l'œuf d'un petit oiseau, et cependant c'est d'eux que doit sortir le chêne qui sera le roi de la forêt. Ainsi vous êtes maintenant, ainsi vous serez un jour !

« Aucun de vous ne pourrait gigner à quitter sa tribu ce que l'on m'a offert pour abandonner mon peuple, et pourtant je n'ai pas voulu le faire. Aux richesses, aux séductions de toute sorte qu'on faisait briller devant mes yeux, j'ai préféré la vie pauvre et errante que j'ai menée au milieu de vous, parce que j'étais né bohémien et que je ne voulais pas faire mentir le sang de mes ancêtres, parce que j'avais confiance dans les promesses de Romanichel. Cette confiance qui m'a soutenu et qui sera, à mon dernier soupir, ma plus douce consolation, ne la perdez donc jamais ! Et si quelquefois le soir, quand autour d'un feu brillant, vous vous délasserez des fatigues de la journée, le nom de Pharold est prononcé parmi vous, qu'il le soit comme un exemple de la fidélité avec laquelle notre peuple doit conserver les coutumes de ses pères. Ce sera ma gloire et ma récompense. »

(Lr suite au prochain numéro.)

**GEORGE et LOUISE.**

## IX

(Suite.)

Tout en disant cela, j'écartai doucement le feuillage, et je vis à cent pas de nous, derrière le treillis, une grande voiture, et sur la voiture une caisse énorme en bois blanc. Un domestique de M. Jean, le vieux Dominique, tenant les chevaux par la bride, et plus loin courait un étranger se tenant un mouchoir sous le nez.

Qu'est-ce que cette caisse pouvait renfermer ? Je me le demandais en riant, pensant bien qu'elle allait chez M. Jean et qu'elle venait de loin !

Enfin, faisant ces réflexions, je revins finir l'ouvrage. Nous portâmes les pots dans une petite chambre, derrière où M. Jannequin avait ses fleurs en hiver et ses instruments de jardinages.

Suzanne, en nous voyant entrer, se sauva bien vite ; les vitres étaient couvertes de mouches, M. le curé, riant, criait :

—Suzanne, venez donc goûter notre miel !

—Merci, merci, monsieur le curé, criait-elle derrière la porte ; je le goûterai plus tard.

Et nous égayant de la sorte, après avoir bien enfumé, nous pûmes enfin nous débarrasser de nos masques de nos gants et de nos ustensiles.

La quantité de miel que nous venions de lever était énorme ; M. le curé, bien content, alla lui-même prendre une assiette à la cuisine, il mit dessus trois des plus beaux rayons et me dit :

—Voici pour vous, mon cher monsieur Florenc, je vous remercie du concours que vous avez bien voulu me prêter.

—Je suis toujours à votre service, monsieur le curé, lui répondis-je.

—Je le sais, fit-il, et je vous en remercie. Allons, au revoir !

Alors je sortis avec mon assiette, que j'eus soin de couvrir. Quoiqu'il se fût passé près d'une heure depuis la fin de l'opération, des milliers d'abeilles, enivrées par la fumée, tourbil-

lonnaient encore partout ; mais elles commençaient pourtant à rentrer, et c'est à peine si trois ou quatre des plus acharnées me poursuivirent, sentant l'odeur de mon miel et voulant le ravoir. Enfin j'arrivai chez nous et je refermai bien vite la porte.

Ma femme et Juliette furent émerveillées des beaux rayons que j'apportais, et tout de suite on les mit au frais dans le garde-manger.

—Est-ce que tu n'as pas vu passer une grande voiture ? me demanda ma femme, pendant que je me lavais les mains et la figure dans notre petite cuisine.

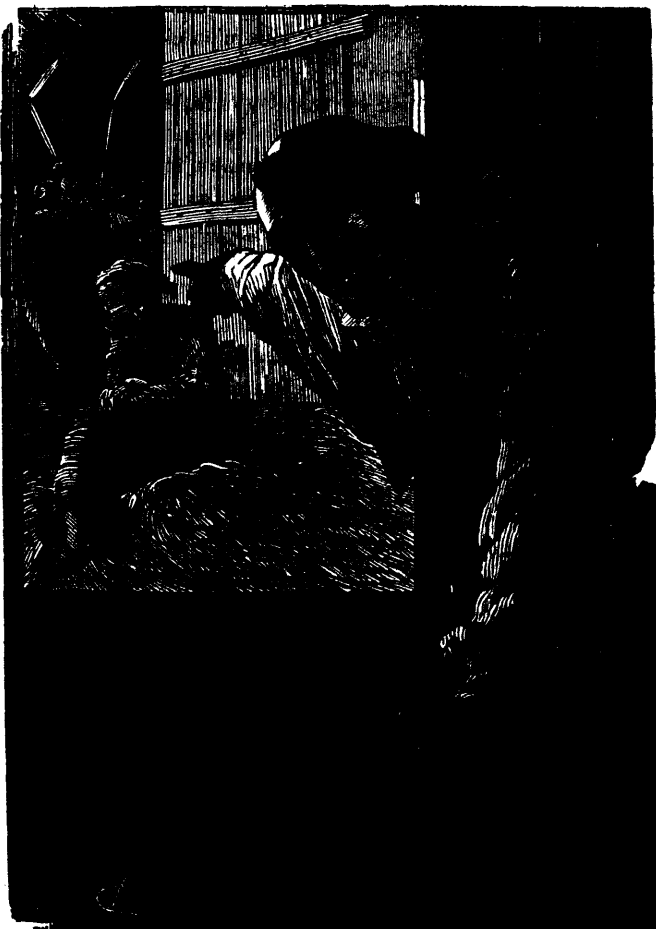
—Sans doute lui dis-je en riant.

—Ah ! tout le village en parle.

—Est-ce que le conducteur a été piqué ?

—Oui, sous le nez et dans le cou ; mais ce n'est rien, ce n'est pas de cela qu'on parle ; on parle du beau meuble, du magnifique piano que M. Jean a fait venir de Paris pour sa fille. Notre voisine, Mme Bouveret, et les gens du village disent qu'on n'a jamais rien vu d'aussi beau.

Comme elle me racontait cela, l'idée me vint aussitôt d'aller voir ; depuis longtemps je désirais connaître un vrai piano de Paris ; nous n'en avions chez nous que de Harehkirch, en Lorraine, de petits pianos à trois octaves ; et les facteurs de ce pays, je puis le dire sans leur faire une trop grande injure, sont de véritables massacres. Leurs pianos ne tiennent pas l'accord ; il faut toujours avoir la clef en main, pour remonter les notes d'un demi-ton ; et puis en automne le bois joue et les cordes filent avec un grincement horrible. C'est comme la vache du juif Elias ; avant de les payer, on ferait bien d'écrire en détail toutes les bonnes



Je le connais, il ne rêve qu'au mal. (Page 219, col. 2.)

qualités que ces facteurs leurs attribuent ; alors peut-être, à force de changer, on en trouverait un de passable sur cinquante.

Ma femme voulait aussi courir là-bas, mais je lui dis qu'elle aurait le temps d'y aller le lendemain, tandis que moi je n'avais que mon jeudi, et je sortis, lui promettant d'être de retour avant le souper.

En descendant la rue, je voyais déjà quelques voisins et voisines devant la maison de M. Jean ; d'autres arrivaient ; des filles rentrant du bois, leurs grands draps de toile grise pleins de feuilles sèches sur la tête, jetaient leur charge à terre ; et

tous ces gens se penchaient aux fenêtres ouvertes, regardant ce qui se passait dans la salle en bas.

Il paraît que Louise me voyait venir, car elle sortit en me disant toute souriante :

—Ah! monsieur Florence, vous arrivez bien... Entrez!... Venez voir le beau piano que mon père m'achète.

—C'est pour cela que j'arrive, mon enfant, lui dis-je en entrant dans la salle, fraîchement repeinte et tapissée de papier à petites fleurs bleu de ciel.

Le piano se trouvait placé entre les deux fenêtres qui donnent sur la rue. M. Jean, avec son grand front chauve, les mains croisées sur le dos, se promenait de long en large d'un air grave.

—Ah! c'est vous, monsieur Florence, dit-il en s'arrêtant; vous venez voir notre instrument! Eh bien, regardez... Qu'en dites-vous?

Il paraissait tout fier, et non sans raison, car ce meuble, par sa splendeur, dépassait encore mon entente; il était en bois de palissandre, à poignées de cuivre doré, haut, droit, en forme de buffet; il reluisait comme un miroir, et rien que par sa forme extérieure, on devinait qu'il devait être excellent. Ce n'est pas pour des pianos de Harchkirch qu'on prodigue un pareil travail. Mais tout ce que je pouvais supposer n'était rien auprès de ce que je devais entendre.

Louise, bien contente de me montrer son talent pour la musique, s'était dépêchée d'ouvrir; les belles touches d'ivoire et les demi-tons en ébène brillaient au soleil; et quand ses petites mains blanches se mirent à courir, montant et descendant les octaves comme l'éclair, et que j'entendis ces sons de flûte, de de hautbois, et dans la basse, ces sons pleins, graves, sonores comme des timbres, alors vraiment je crus être en paradis.

Louise était bien plus forte que moi; elle avait un doigté qui montrait tous les soins que les arts d'agrément obtiennent à Molsheim; oui, on doit rendre justice aux chères sœurs, elles ne négligent rien sous ce rapport.

Seulement, s'il m'est permis de le dire, la liaison des accords, qu'on ne peut obtenir que par l'exercice de l'orgue, où tous les sons doivent être filés; cette liaison, le passage d'un son dans un autre, qu'on appelle fugue, et que le vieux Labadie connaissait si bien, et quelques autres détails d'expression lui manquaient encore. Mais elle n'en jouait pas moins bien pour cela, et la précipitation qu'elle mettait à me montrer son savoir nuisait peut-être aussi un peu à la mesure.

Enfin, je n'avais rien à dire, et je fus ravi de l'entendre. Je lui fis compliment, heureux de l'appeler mon élève; ses yeux brillaient de satisfaction.

—Vous êtes content, vraiment content, mon cher monsieur Florence? disait-elle.

—Je suis fier, lui dis-je, tu me fais honneur sous tous les rapports.

—Eh bien, as-eyez-vous, s'écria-t-elle, il faut aussi que je chante. Vous m'accompagnerez, monsieur Florence, vous chanterez avec moi.

—A quoi penses-tu donc? lui dis-je alors; moi chanter avec toi!... Mais je ne connais que des airs d'église, des *Kyrie*, des *Gloria in excelsis*, des *Alleluia*...

—C'est égal, c'est égal!... Eh bien, nous chanterons des chants d'église. A la chapelle des chères sœurs je chantais les

contre-alto. Vous avez une belle basse, monsieur Florence, il faut que nous chantions ensemble.

Alors, voyant cela, pour ne pas la contrarier, j'envoyai un de mes élèves qui regardait à la fenêtre, chercher bien vite le cahier de l'orgue à la maison. Il partit pieds nus, dans la poussière, et revint cinq minutes après, ne s'étant pas trompé.

M. Jean, qui ne connaissait plus que la volonté de sa fille, paraissait aussi joyeux de nous entendre chanter. Je déployai donc mon cahier sur le pupitre reluisant, je posai mes pieds sur les belles pédales, et d'un ton ferme, après avoir marqué les trois temps du départ: — uue, deux, trois! — nous partîmes sur un grand *Kyrie*, comme en pleine cathédrale:

—*Kyrie... Kyrie... Kyrie... e... e... eleison...*

Jamais je n'aurais cru que Louise avait une aussi belle voix; c'était une voix pleine, touchante, et qui montait, qui montait jusqu'au ciel. Dans le premier moment, j'en eus comme le frisson; j'ouvrais de grands yeux, croyant que cela monterait toujours; heureusement les notes étaient marquées, il fallait les suivre. Et comme rien ne vous anime et vous encourage comme d'être soutenu par une voix magnifique, je ne me souviens pas non plus d'avoir aussi bien chanté de ma vie; il me semblait que ma basse était digne d'accompagner un chant pareil.

Voilà l'effet de l'émulation!... Quand vous chantez sur un vieil orgue asthmatique, dans une petite église sans écho, où les enfants de cœur poussent des cris perçants et confus, en présence de vieilles gens dispersés dans les bancs, et qui n'écourent même pas, parce qu'ils sont devenus sourds, alors vous avez beau tirer tous les registres, enfler votre voix, presser les grosses pédales, c'est de la misère, de la vraie misère.

Ah! quelle différence ce jour-là.

M. Jean avait ouvert les fenêtres au large; tout le village dehors nous écoutait et nous n'y pensions même pas; le plaisir de chanter tantôt un *Alleluia*, tantôt un *O Subularis*, nous emportait et nous enthousiasmait. J'étais redevenu comme un enfant; tout ce que voulait Louise, je le faisais; et la nuit arriva, comme s'il ne s'était pas écoulé une minute. Alors seulement je me rappelai que l'heure du souper était passée; je me levai, disant:

—Et ma femme... Juliette... qui m'attendent!

M. Jean riait; il voulait me retenir pour souper, mais ayant promis de rentrer, cela ne me parut pas convenable. Je sortis donc. Louise et son père m'accompagnèrent. Le vieux disait:

—Ça marche!... Ça va très bien!... Oui, ces Parisiens-là font de fameux instruments; mais aussi, monsieur Florence, ça coûte!... Devinez voir un peu ce que me coûte ce piano-là.

—Ça ne peut jamais coûter trop cher, monsieur Rantzau, lui répondis-je; quand une chose est parfaite, elle n'est jamais trop chère.

—Sans doute... sans doute... d'une façon, disait-il en riant; mais un piano de deux mille francs!...

—Bah! ce n'est pas une affaire pour vous...

—Non!... non!... Je peux bien me permettre ça!... Mais deux mille francs sont toujours deux mille francs; il me faut vendre des quintaux de salin et des voitures de paille et de foin pour me rattraper... Deux mille francs!... Les Parisiens ne doivent pas y perdre à faire des pianos, ils doivent y trouver leur compte.

—C'est aussi juste, monsieur Rantzau ; où se trouve le mérite, doit être aussi la récompense.

—Je ne dis pas le contraire.

En causant ainsi nous étions sur la porte ; les gens se dispersaient. Louise me donna la main, disant :

—Vous reviendrez, monsieur Florence, vous reviendrez ?...

—Cela va sans dire, mon enfant, le plus souvent possible.

Au moment de partir, derrière la charmille du jardin de M. Jacques, en face, j'aperçus George qui s'en allait lentement, en se baissant comme pour se cacher. Il avait entendu, bien sûr ; peut-être même avait-il écouté. Voilà ce que je me dis.

Enfin nous étant souhaité le bonsoir, je partis, rêvant au plaisir que j'avais eu dans cette journée, et me promettant bien de profiter des invitations qu'on m'avait faites. Pendant le souper je racontai toutes ces choses en détail à ma femme et à ma fille, et puis nous allâmes dormir à la grâce du Seigneur.

## XI

Maintenant tout allait bien. Après vingt-cinq ans de travail, je commençais à récolter le fruit de mes peines ; Paul finissait ses études à l'École normale, il ne pouvait manquer d'obtenir une bonne place ; Juliette avait plus d'ouvrage en broderie qu'elle n'en pouvait faire ; ma femme et moi nous nous portions toujours bien, Dieu merci ! mes deux meilleurs élèves étaient revenus ; tout le monde m'aimait, qu'est-ce que je pouvais souhaiter de plus ? Je me regardais comme le plus heureux des hommes.

Mais il arriva dans ce temps une chose bien désagréable.

Le jeudi suivant, ayant cherché dans les vieux cahiers du père Labadie, j'avais découvert plusieurs jolis morceaux de Mozart, et j'allais les porter à Louise, lorsqu'en arrivant là-bas, je trouvai M. Jean dans une indignation extraordinaire. Il était debout auprès de ses fenêtres, et me voyant entrer, il me dit en écartant les rideaux :

—Venez ici, monsieur Florence, regardez-moi cette figure ; est-ce que vous en avez jamais vu de plus abominable ?

Il me montrait son frère Jacques, tranquillement assis, en manches de chemise, sur un tas de gerbes, au coin de sa grange, et qui prenait une prise de tabac d'un air souriant.

Je ne savais pas ce que M. Jean pouvait encore lui vouloir quand se mettant à marcher dans la salle, il s'écria :

—L'année passée, le gueux faisait battre son grain dans son autre grange, derrière sa maison ; il avait son évent du même côté, sur le jardin, pour ne pas être étouffé par la poussière, car la poussière entre aussi bien chez lui que chez nous ; mais cette année, pour empêcher ma fille de faire de la musique, il ordonne de battre trois semaines avant le temps ordinaire, et sa grange est ouverte sur la rue ; il veut nous rendre sourds et nous forcer de fermer nos fenêtres ! Est-ce qu'un gueux pareil ne mériterait pas d'aller à Toulon ? Est-ce qu'il ne mériterait pas d'avoir le dos pelé tous les jours à coups de trique ?

Jamais M. Jean ne m'avait paru plus furieux, ses joues tremblaient ; et comme malheureusement le tic-tac allait toujours son train, comme le bruit et la poussière remplissaient la rue, il n'y avait rien à répondre.

Au bout d'un instant la réflexion me vint, et je dis :

—Monsieur Rantzau, c'est bien ennuyeux ; mais peut-être que M. Jacques ne songe pas à tout cela : peut-être a-t-il d'autres raisons pour faire battre son grain sur la rue. Mon Dieu, on ne peut pas savoir ; il faut toujours penser pour le mieux et ne pas voir les choses du plus mauvais côté....

—Vous êtes un bon homme, interrompit M. Jean, vous voulez être bien avec tout le monde ; dans votre position vous n'avez pas tort, le bandit serait capable de vous retirer votre place à la mairie ; mais je vous dis, moi, que c'est comme cela. Depuis assez longtemps je le connais, il ne rêve qu'au mal, il n'a de plaisir qu'à nuire, il ne ramène que d'ennuyer les honnêtes gens ; il est trop bête pour faire un grand coup, et puis il a peur des galères ; mais s'il avait aussi bien le courage que la méchanceté, vous en verriez encore d'autres, jusqu'au moment, bien entendu, où le coquin se ferait pincer. Ah ! misérable... Et dire que le bon Dieu vous donne des frères pareils ! Voyez.... voyez... est-ce qu'on ne jurerait pas un vieux juif, un vieil usurier qui cherche dans son esprit un moyen de ruiner les gens ?

M. Jean ne pensait pas qu'il ressemblait à son frère, sauf qu'il était chauve et que l'autre avait des cheveux gris ; la colère l'aveuglait.

Enfin, voyant cela, et ne voulant pas me mêler de ces affaires, je posai mon cahier sur le piano et je dis à Louise :

—Écoute, mon enfant, ne te chagrine pas trop ; je t'avais apporté de la musique, mais puisqu'on ne peut pas jouer à cause du bruit, eh bien, je reviendrai dimanche, après vêpres ; M. Jacques ne pourra pas faire battre en grange le saint jour du dimanche, et nous essayerons alors ces nouveaux morceaux.

Et saluant M. Jean, je sortis par la porte de derrière, dans la crainte de rencontrer M. Jacques, qui m'aurait demandé des nouvelles de ma santé et peut-être donné la main devant son frère.

Je sortis donc par la ruelle des jardins, en réfléchissant aux extrémités abominables où nous poussent souvent les dissensions de famille. Je voyais bien M. Jacques, qui riait, assis sur les gerbes devant la grange ; oui, je voyais la mauvaise satisfaction peinte sur sa figure, et pourtant je n'osais croire à tout ce que M. Jean pensait de lui, cela me paraissait trop fort !...

Le même jeudi soir, George revenant de visiter les scieries de son père, du côté de la Sarre-Rouge, entra chez nous après souper et me dit joyeusement :

—Voici quelque chose pour vous, monsieur Florence, c'est une bruyère blanche de la haute montagne ; elle est rare, j'ai pensé qu'elle vous ferait plaisir.

—Ah ! oui, tu me fais plaisir, George, lui répondis-je. Assieds-toi. J'ai déjà plusieurs de ces bruyères ; mais pas la même, celle-ci est une variété très-rare de la famille. Marie-Anne va donc chercher nos cerises à l'eau-de-vie ; George prendra bien une cerise avec moi.

—Avec plaisir, monsieur Florence, dit-il en s'asseyant.

Et ma femme ayant servi les cerises, tout en causant des hauts plateaux où croissent les bruyères blanches, en parlant de scieries, de coupes, de ventes de bois, d'estimations, finalement je tombai sur le chapitre de la grange.

—Ah ça, lui dis-je, vous faites battre maintenant vos avoines



et votre seigle sur la rue ; figure-toi que ton oncle Jean croit que c'est pour empêcher Louise de faire de la musique. Tu penses bien que de pareilles idées ne peuvent m'entrer dans la tête ; mais lui...

Alors il éclata de rire tout haut et dit :

—Ma foi, monsieur Florence, écoutez, c'est bien ennuyeux d'entendre crier du matin au soir et tapoter sur un piano.

—Comment, George, lui dis-je, toi qui a appris la musique au collège et qui joues si bien de la flûte, tu peux dire que Louise erie '... Elle chante... elle a beaucoup de goût et même de talent.... Sa voix est admirable...

Ma femme, dans le coin de la fenêtre, me faisait signe de me taire, mais la vérité m'emportait et je ne pouvais entendre cela sans me fâcher.

George était devenu tout rouge.

—Hé ! fit-il d'un air embarrassé, c'est possible.... je ne dis pas le contraire ! Mais que voulez-vous, mon père n'aime pas le piano.... Chacun fait la musique qui lui convient....

Et comme je seconais la tête pour dire : —Tout cela ce sont de mauvaises raisons ! — il continua :

— Cet homme-là depuis longtemps vous ennuie... Est-ce que vous croyez que c'est agréable, monsieur Florence, de voir un gueux pareil, dans la maison du grand-père qu'il nous a volée, acheter des pianos de deux mille francs avec votre argent ?

—Allons, allons, m'écriai-je, malgré les siges de ma femme, c'est trop fort, ne parlons plus de cela, nous ne pourrions nous entendre. Louise ne vous a rien volé du tout ; elle n'est cause de rien... Depuis son retour j'ai reconnu en elle toutes les bonnes qualités ; elle est charmante, je l'aime bien, et cela me chagrine de voir que ton père et toi vous lui faites de la peine !

Ma femme paraissait tout inquiète, mais j'avais le cœur trop plein pour me taire ; George m'écoutait en me regardant, et je dis encore :

—Je voudrais bien savoir si dans tout l'arrondissement de Sarrebourg, on trouverait une jeune fille mieux élevée que ta cousine et plus jolie ? Moi je ne suis pas un Rantzau, je ne veux pas flatter les Rantzau, mais si j'avais l'honneur d'appartenir à la première famille du pays, je ne serais pas toujours à crier contre mon propre sang ; au contraire, je serais fier de tous ceux qui feraient honneur à ma race. Voilà ce que je pense, et ce que je dirais aussi à Louise, si je l'entendais parler contre toi !

J'étais vivement désolé.

Tout à coup George me tendant la main s'écria :

—Vous ne m'en voulez pas, monsieur Florence ?

—T'en vouloir, à toi ? non, non ! lui dis-je. J'aime tous mes anciens élèves, surtout quand je les estime, et je t'estime beaucoup. Voilà pourquoi je me fâche contre ton injustice ; si c'était un autre, ça ne me ferait rien.

Il me regardait comme attendri ; et me serrant la main :

—Eh bien, dit-il, vous avez raison. Je vous aime encore plus, si c'est possible ; tous les gens devraient être comme vous.

Puis se levant :

—Bonsoir, monsieur et madame Florence. Bonne nuit, Juliette.

Et s'adressant encore à moi :

—Si vous voulez, nous irons un de ces jours dans la haute

montagne, mon cher maître, vous verrez quel beau pays aux sources de la Sarre ?

—Oui, George, nous irons, lui dis-je, j'aime toujours à causer avec toi.

Je l'avais accompagné sur la porte. Il me serra la main, en criant : " Bonne nuit ! " et descendit.

Alors me rasseyant, j'éprouvai comme une satisfaction d'avoir dit ce que j'avais sur le cœur ; mais ma femme me faisait des reproches, soutenant qu'à la fin je serais entre M. Jacques et M. Jean, comme entre l'enclume et le marteau.

—Eh bien, tant pis, m'écriai-je, cela m'est égal !

J'avais trop pris de cerises à l'eau-de-vie, et je ne voyais pas le danger.

—Tant pis ! Si ces gens me font du mal parce que je les aime, ça les regarde, ils s'en repentiront... le bon Dieu les punira !

Voilà ce que c'est de se laisser séduire par ses goûts, cela vous pousse aux plus grandes imprudences.

Toute cette nuit-là je me donnai raison ; même en rêvant je m'approuvais moi-même ; mais le lendemain je vis bien que j'avais eu tort, et j'aurais voulu retirer mes paroles imprudentes.

Il ne m'arriva pourtant aucun mal ; et le jeudi suivant, George, en blouse et grand chapeau de paille, le bâton à la main, vint me prendre pour aller aux scieries. Je ne demandais pas mieux que de courir un peu la montagne. Je mis une croûte de pain et une petite gourde d'eau-de-vie dans mon sac, et nous partîmes tout joyeux.

Malgré mes cinquante ans, étant d'un tempérament sec et même assez nerveux, je marchais encore bien. La beauté du pays, les grands arbres, les lierres, les mousses, la vive lumière dans le feuillage, la fraîcheur des petits torrents qui galopent entre les rochers, sur le gravier, les mille insectes qui tourbillonnent dans un rayon de soleil, les papillons veloutés des bois ; tout cela me réveillait, me rendait attentif comme à vingt ans.

(La suite au prochain numéro.)

## LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.